

Michel de Certeau - La conversion du missionnaire¹
La rencontre du prochain

Le missionnaire est dans l'attente - une attente qui travaille à découvrir ce qu'elle cherche. Il escompte la manifestation du Dieu qui vient, d'une façon toujours imprévisible mais certaine, là même où il semble absent. Il le sait déjà là, dans les profondeurs où l'écho de la Parole ne s'est pas encore fait entendre. Il ne peut donc en rester, comme l'ethnographe, aux connaissances objectives qu'une longue enquête lui permet d'accumuler. Déterminer avec moins d'inexactitude les traits dont l'homogénéité caractérise une société ne lui suffit pas. Pour avoir sondé la profondeur des divergences, il n'est pas davantage arrêté. Il donne à ce résultat la signification que sa foi lui inspire : son catholicisme a donc en lui-même et dans ce pays un avenir encore inconnu; le païen dont on peut déjà savoir tant de choses a lui aussi, dans le Christ, un avenir. Dieu, toujours nouveau, doit paraître ici. Quand ? Comment ? Impossible de le dire. Cet avenir qui est également, quoique sous des formes différentes, celui du christianisme et celui de ce peuple, est caché au cœur de la réalité comme sa vérité la plus intérieure.

Cette vue de foi garantit l'apôtre contre la tentation d'identifier ses frères à ce qu'il sait de leur passé ou à ce qu'il leur apporte de nouveau. Mais elle lui permet aussi de les préserver d'une tentation semblable, car eux-mêmes, à cause d'une instabilité dont l'apparition du missionnaire est partiellement responsable, ils sont portés à courir vers les richesses étrangères ou à se raidir sur leurs biens propres, à fuir leur tradition comme un poids désuet on à rejeter les connaissances modernes connue une menace, et donc à s'identifier au présent d'autrui ou à leur passé. Beaucoup d'entre eux sentent bien, d'ailleurs, qu'ils sont plus vivants que leurs traditions, et l'intérêt qu'y porte l'historien les irrite parce qu'ils voient là une volonté de les conserver comme pièces rares dans le musée de l'humanité, ils opposent pourtant ce même passé à ceux qui voudraient les noyer dans la civilisation uniforme de la technique. Ils prennent appui, tour à tour, sur leur passé et sur le présent des autres, mais pour se défendre contre une réduction à l'un ou l'autre de ces deux termes. Attirés par la civilisation dont la réussite leur ouvre des possibilités dont ils se savent capables, mais préoccupés de sauvegarder ce que leurs pères les ont faits, ils ne se sont pas encore trouvés eux-mêmes ; leur autonomie n'est pas encore assez intérieure pour faire de la tradition une histoire qui les guide sans les contraindre et pour assimiler l'apport étranger sans y être absorbés.

Au fond, la situation du missionnaire et la leur ne sont pas sans analogie. Le premier n'est plus tout à fait du pays d'où il vient et pas davantage de celui où il arrive ; il porte une vérité qu'il ne peut plus identifier à ce qu'il en savait, et dont il ne connaît pas encore le nouvel essor. Les autres sont pris entre deux fidélités apparemment inconciliables et pourtant indissociables ; ils cherchent encore le secret qui leur donnerait d'être modernes sans cesser d'être antiques et, faute de le trouver, ils vont de l'un à l'autre, s'identifiant tour à tour à des richesses où ils ne se reconnaissent jamais tout à fait. Dans cette double situation, l'apôtre peut discerner un même mystère : Dieu reste caché au missionnaire qui déjà le nomme et le prêche ; il est aussi caché dans l'interrogation de l'homme qui cherche son âme et demande « Qui suis-je ? » Un jour, la Parole qui fera lever cette âme encore assoupie - « Réveille-toi, toi qui dors » - découvrira du même coup au témoin de l'Église un nouveau visage de celui qu'il annonçait. Déjà, lié à Dieu par ce peuple encore séparé, le messager attend le Seigneur lorsqu'il se rend attentif à ses propres auditeurs : « Jusqu'à présent, se dit-il, ils ne se savaient pas appelés ; mais moi-même, ai-je entendu l'appel de la grâce venant de ce qu'ils ont de plus intérieur ?² C'est là s'interroger devant celui qui se présente comme l'autre : « J'étais étranger et vous m'avez accueilli. »

Sous les multiples aspects d'une société dont il a perçu l'insondable cohérence, le missionnaire sait Dieu présent, mais ses yeux « sont empêchés de le reconnaître » (Lc 24, 16).

¹ M. de Certeau, « La conversion du missionnaire », *Christus* n°40 tome 10, octobre 1963, p.514-533. Extrait : « La rencontre du prochain » p.522-527.

² J. Dournes, m.e.p., *Dieu aime les païens. Une mission de l'Église sur les plateaux du Viet-Nam*, Paris, Aubier, 1963, p.60.

Jésus voyait dans son interlocuteur « ce qui était perdu » et ce qu'il allait ressusciter - le secret divin d'une existence. L'apôtre de Jésus, lui, ne voit pas, car il ne voit pas davantage le Père qui agit dans le fond des cœurs. Mais il croit au mystère qui lui rend respectable le plus déchu ou le plus arrogant de ces hommes. Sa foi dans le Seigneur fonde la confiance qu'il accorde à ses frères et qu'aucune tare ni aucun dissentiment ne sauraient ébranler. Simplement, ayant mieux pris conscience des limites de ses connaissances religieuses, il ne s'étonne pas que Dieu dépasse également la connaissance qu'il a de ses frères : « Plus grand que son cœur », Dieu est aussi plus grand que ce que son cœur même lui dit de ce peuple.

En attendant que le Seigneur paraisse dans ce nouveau monde, il répète, comme il peut, l'enseignement et les gestes de son Maître. Le miracle tant de fois répété ailleurs doit se reproduire ici : le soleil se lèvera encore à sa parole. Aussi le veilleur, assuré d'un nouveau matin, est-il attentif à tous les signes annonciateurs du jour, ceux qui, sans appartenir nécessairement à son langage, manifestent déjà une plus grande authenticité humaine et disent une exigence plus essentielle. Le missionnaire ne demande pas d'abord à ses interlocuteurs leur accord ; il ne les enveloppe pas d'une sympathie aveugle et il ne cherche pas en eux un trésor qui ne serait pas eux. Il respecte en eux ce qu'ils ont de plus sacré, leur sens religieux et la loi de leur conscience, car l'approfondissement de leur propre vie est pour eux le seul chemin vers la foi. S'il méprisait la voix de leur conscience et s'il voulait y substituer des mots et des gestes encore dénués de sens, comment pourrait-il leur faire comprendre la manière dont l'Esprit, dans l'Église, les appelle à une plus grande vérité ? Il aime donc et il attend d'eux ce qu'ils sont, ayant appris du Seigneur la patience respectueuse qui est son espérance : « Dieu nous aime tels que sa grâce nous fera³ ». Il n'a finalement pas d'autre procédé que de se présenter tel qu'il est, dans sa vérité d'homme et de chrétien. Il sait ses frères encore ignorants de leur surnaturelle identité, mais ne doit-il pas avouer que, pécheur, il méconnaît lui-même ce qu'il se sait être, comme eux, fils du même Père, aimé de Dieu ? Religieusement, ce sont des pauvres. Ne l'est-il pas, lui aussi ? L'intelligence de sa parole manque à leur vie, mais leur présence est nécessaire à sa foi. Il est donc lié à eux par le sacrement de cette situation apostolique, comme, dans le mariage, un homme et une femme se donnent et reçoivent le Seigneur l'un par l'autre. Selon un beau mot, il y a *feedback* : ils se nourrissent et s'enrichissent mutuellement. Le missionnaire ne se contente pas d'observer et de connaître ; il se donne ; il est lié par l'amour : le geste qui donne est un geste qui quête.

Qu'importe que ce lien déjà spirituel s'exprime, comme on l'a dit, dans un échange « simplement humain » ? C'est là un aspect de sa nature missionnaire. Car le langage religieux est au début, pour l'envoyé, son propre domaine, encore incompréhensible pour les autres, voire « athée » et blasphématoire s'ils sont religieux. Par contre, le monde païen dont ils vivent est déjà pour lui un lieu de rendez-vous avec le Seigneur et avec eux. Ce rendez-vous s'inaugure sous le signe d'une vraie rencontre, dans l'amitié et la confiance réciproques. « L'aventure, a-t-on dit, c'est les autres. » L'aventure est religieuse car elle quête Dieu, réel et donc toujours dissemblable ; et c'est la charité qui pousse le chrétien à s'aventurer ainsi, car elle ne se mesure pas à ce qu'elle tient ou connaît, pas davantage à ce que les autres croient posséder, mais à l'avenir qu'elle crée.

« Pour que la rencontre se fasse et que la communion devienne possible, écrit le Père Tempels, il me paraît être une condition *sine qua non* : qu'un, deux ou trois hommes, même les plus simples, qui ne savent ni lire ni écrire, ne confient une fois personnellement, à moi, au prêtre qui vit parmi eux, ce qui se passe au fond d'eux-mêmes. C'est à ce moment de grâce qu'on doit s'engager dans la grande aventure. Il faut absolument que le prêtre, ensemble avec cet homme, ou avec ces hommes, fasse la grande découverte du prêtre qui désire *recevoir* en lui, pour s'en enrichir, pour les vivre, les pensées, les aspirations de cet homme, de ces quelques hommes. Il faut que le prêtre se laisse comme « engendrer » par eux et qu'il le leur dise

³ « Tales nos amat Deus quales futuri sumus ipsius dono... » 2^{ème} Concile d'Arles, can.2, Dz 185.

ouvertement et sincèrement, pour qu'ils connaissent la joie de se savoir source de vie pour lui⁴. »

Un dialogue ne s'explique pas, sinon par l'action de l'Esprit qui ouvre le cœur et la main. Il s'esquissait avec la reconnaissance des autres et le respect des différences, et maintenant la transformation qui le préparait se révèle au grand jour dans une découverte réciproque. Les interlocuteurs du missionnaire se comprennent mieux en s'exprimant. Ils prennent conscience de leur propre mystère en se disant à l'ami qui les cherche avec eux. Alors qu'ils étaient immergés dans la forte structure de leur société, ou aliénés dans le savoir qu'ils s'efforçaient de saisir comme le « Sésame ouvre-toi » de la réussite, voici que s'éveille en eux quelque chose de plus précieux : c'est leur propre personne ; elle sort à la lumière ; elle se manifeste dans le langage de la communion, qui annonce le langage chrétien. « Tu es mon père » dit l'un d'eux au prêtre étranger⁵. « Tu es un membre de ma famille que j'ignorais ! » Il parle avec les mots qui désignent des relations et des structures ancestrales, mais il les élargit déjà lorsqu'il exprime, avec le vocabulaire de sa famille et de sa race, l'expérience qui dépasse le cadre social par le dedans et par le dehors, par le jaillissement de l'âme et par l'accord avec un étranger.

Mais le missionnaire se découvre aussi lui-même dans cet échange. Il devient le « fils » de cet homme⁶. La « sympathie » est ici à prendre littéralement : il éprouve en lui quelque chose qui lui vient d'autrui. Et la voix des autres lui explique intérieurement quelques-unes des paroles saintes qu'il répétait sans intelligence. Fleurs closes depuis longtemps présentes dans son jardin chrétien, certains mots de l'Évangile - ceux qui disent la « fécondité » de la vie divine⁷ ou la mystérieuse connivence du Très-Haut avec les pauvres⁸ - s'ouvrent en ce matin d'une fraternité nouvelle et lui montrent un secret jusqu'ici inaperçu. En même temps qu'il est accueilli par ses frères, il est introduit dans son « âme », c'est-à-dire dans le pays de son Dieu. Par leur propre découverte, ils lui font voir avec d'autres yeux la vérité qu'il leur transmettait et dont il n'avait pas prévu qu'elle puisse être à ce point créatrice. « Vous m'avez aidé à me comprendre », peut-il leur dire à son tour⁹ ; vous m'avez fait mieux comprendre la présence de celui qui nous appelle tous à la vie.

⁴ Pl. Tempels, , o.f.m., *Notre rencontre*, Léopoldville, Centre d'études pastorales, 1962, p.33.

⁵ *Ibid.* p.15.

⁶ *Ibid.* p.16. Cf. J. Dournes, *op.cit.*, p.141.

⁷ Pl. Tempels, *op.cit.*, p.38.

⁸ J. Dournes, *op.cit.*, p.52-53

⁹ Pl. Tempels, *op.cit.*, p.34.